

Frédéric LENORMAND

UN THÉ
CHEZ CONFUCIUS

Une enquête du juge Bao



*Éditions
Philippe Picquier*

© 2012, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : ©

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-00000

Les hommes vivent comme s'ils n'allaient jamais mourir et meurent comme s'ils n'avaient jamais vécu.

CONFUCIUS

L'action se situe à la fin de l'hiver 1037, sous la dynastie des Song. Agé de trente-huit ans, Bao Tcheng vient d'accepter un poste dans l'administration mandarinale après s'être consacré à ses parents pendant dix années.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Bao Tcheng, mandarin des Song

Tante Ma, gouvernante du juge Bao

Goji, homme de main du juge Bao

Fan Bing-bing (Glace Brillante), prostituée

Tsien Ma-tseu (Tsien le Grêlé), condamné de droit commun

Pou Tchong-li, religieux

Puissance Immobile, supérieur de la pagode de l'Oie Sauvage

Hiang Ting, gouverneur de King-tchao

Wang Houei, clerc chargé de la voirie

Li Tsing-ming (Pure Clarté), jeune femme

I

Une Immortelle tombée du ciel charme une bande d'abrutis; un démon roussi sème la panique dans une auberge.

Trois voyageurs montés sur de petits ânes noirs cheminaient sur la route impériale du Sud-Ouest qui menait à l'ancienne capitale des Tang. L'homme qui allait devant était un grand gaillard à la figure étrange, dont l'expression obtuse était accentuée par un turban qui couvrait entièrement ses cheveux et lui tombait sur les sourcils. Le deuxième, âgé d'une trentaine d'années, était coiffé du bonnet en lin noir des lettrés, dont les pans noués sur l'arrière formaient deux ailes de corbeau. Venait ensuite une grosse dame vêtue d'une tunique doublée de bourre de soie sur laquelle elle portait une chaude pelisse qui rendait supportable le froid encore vif d'un hiver finissant. Suivaient, encordés, deux mulets chargés des bagages et un dernier lesté de deux amphores dont le col émergeait de sacoches pendues à ses flancs.

Ils dépassèrent une borne de terre à section carrée sur laquelle une dalle gravée indiquait : *District de King-tchao*. L'état de la route était une source de perplexité.

Son entretien dépendait des gouverneurs locaux, on pouvait donc dire : « A mauvaise route, mauvais administrateur. » Dans les régions plus favorisées, on enfonçait dans le sol des pavés de bois bien serrés pour empêcher la formation de flaques. Cette succession de cailloux, de bosses et de trous gorgés d'eau ou d'ordures augurait mal de l'état de la ville. Cela n'était pas digne d'une si prestigieuse cité. Ils commençaient à craindre que l'illustre Chang'an, devenue King-tchao, ne soit davantage à l'abandon qu'ils ne l'avaient cru. Les mandarins de Kaifeng, où résidait à présent la cour impériale, ne se privaient pas de commenter la décrépitude de l'ancienne métropole, mais cela pouvait passer pour l'expression d'une défiance de la nouvelle élite des Song envers l'éclat perdu des Tang, cet idéal impossible à égaler. Pour l'heure, les pierres et les saletés sur lesquels ils butaient conféraient à ces critiques acides une vraisemblance inquiétante. Il était difficile d'admettre qu'ils cheminaient sur l'une des six grandes voies par lesquelles l'ancienne Chine avait déployé son autorité à travers toute l'Asie, c'est-à-dire sur tout ce qui comptait sous le ciel.

Mauvais présage ou non, ces inconvénients les retardaient, ils forçaient les voyageurs à se déporter souvent et même à s'arrêter en cas de rencontre, faute d'un espace suffisant pour se croiser. A lire les indications sur les bornes pyramidales échelonnées tous les quatre lis¹, il devint évident qu'ils n'arriveraient pas avant la fermeture des portes.

Plus le jour baissait, moins ils rencontraient de passants. En plus d'être mal entretenue, cette liaison avec

1. Le li mesure cinq cent soixante-seize mètres, soit environ un demi-kilomètre.

la riche province du Sichuan n'était donc plus assez sûre pour qu'on s'y aventure après le coucher du soleil. La garde ne suffisait plus à assurer des patrouilles régulières. On percevait déjà la ruine et la désolation qui devaient régner sur la capitale déchuë.

Après une courbe, les murs de Chang'an se profilèrent au loin dans les dernières lueurs du soleil, au-dessus d'un faubourg de maisonnettes et de terrains vagues. Ils firent un arrêt pour juger du panorama depuis la butte, avant d'entamer la descente.

— Je les aurais crus plus hauts, remarqua tante Ma.

Ce qu'ils voyaient n'avait certes pas l'aspect impressionnant de fortifications destinées à protéger une grande cité, même désertée par les puissants et ravalée au rang de gouvernorat provincial. Comme toute construction humaine, les murailles exigeaient un entretien régulier, sous peine de subir cet effritement inéluctable qui rappelait aux mortels le caractère éphémère de leurs œuvres les plus solides.

La nuit les surprit alors qu'ils abordaient les premières maisons. Un roulement de tambour leur confirma que les poternes venaient d'être closes. Tout mandarin muni d'un ordre de mission pouvait se les faire ouvrir, mais Bao tenait à sa discrétion et rechignait à se chercher un abri dans l'enchevêtrement des rues, à une heure si tardive.

Il fut d'autant plus conforté dans son choix qu'ils aperçurent un lampion orné des caractères *Bienvenue aux honorables voyageurs*, pendu au porche d'un enclos en bambou. A côté, un panneau à demi effacé disait : *Relais numéro un des transports impériaux*.

Ce devait être le dernier avant la ville, l'odeur de chevaux et de fourrage qui se répandait jusque sur la route en témoignait. Les ânes bifurquèrent d'ailleurs

tout seuls, sans laisser les cavaliers s'interroger sur leurs désirs : la journée de travail équine était finie.

Après l'atmosphère inquiétante de la grande voie, l'étape s'annonçait agréable et même luxueuse : l'endroit possédait une enceinte bien close, des écuries, un personnel empressé, de vastes bâtiments entretenus. La halte était du goût de l'homme au turban.

— Vous voyez, maître : d'un mal naît toujours un bien.

— Ce qui m'inquiète, c'est que d'un bien naît toujours un mal, répondit le lettré.

— Dois-je proclamer votre statut pour qu'on vous serve en premier ?

— Nous transportons les cendres de mes parents, respectons l'humilité d'un cortège funéraire.

Tandis qu'un palefrenier prenait les rênes, la femme et l'homme de main ôtèrent les deux amphores de leurs sacoches et accompagnèrent le juge Bao à l'intérieur, les bras chargés, si bien qu'il pénétra dans l'auberge telle une représentation du dieu de la médecine suivi de ses onguents magiques.

Le réfectoire, qui ouvrait sur une cour intérieure, était meublé de tables basses et de petits tabourets en bois de cèdre. L'aubergiste, un bonhomme pansu qui répondait au nom de Potiron Quatrième, vint les saluer en s'essuyant les mains sur le tablier qui couvrait sa tunique grise. Bao Tcheng se présenta comme un lettré du septième rang¹. Son hôte le dévisagea avec circonspection. Bien qu'il ne fût pas vêtu de la couleur verte propre à sa catégorie, le nouveau venu était bel et bien coiffé du bonnet noir des lauréats. On s'étonna de le

1. Le septième rang était situé très bas sur l'échelle mandari-nale, qui en comptait neuf.

voir circuler sans escorte : d'ordinaire, les serviteurs de l'Etat étaient soucieux de leur sécurité, même ceux du septième rang.

— Les routes ne sont pas sûres, en ce moment, insista l'aubergiste. La bande des Aigles Farouches sévit dans nos forêts.

— Des farfelus avec une bête à plume dessinée dans le dos? demanda Bao.

— Les auriez-vous rencontrés?

Le mandarin hocha la tête en direction de son lieutenant, qui souriait sous son large turban.

— Oubliez-les : ils sont souffrants.

Le regard de l'aubergiste exprima une surprise mêlée de ce qui pouvait se traduire par : « Voilà un lettré du septième rang qui se vante. » Quand il leur montra le dortoir, l'assistant du mandarin – encore un bizarre, celui-là – se permit de faire la fine bouche.

— Comment oses-tu nous proposer ton gourbi? Est-ce ainsi que tu reçois les mandarins de Sa Majesté?

— Les mandarins logent à la résidence du gouverneur, rétorqua l'aubergiste.

— Le beau conseil, quand les portes de la ville sont fermées pour la nuit!

— Les mandarins s'arrangent pour arriver avant le crépuscule.

— Tu as bien un appartement spécial pour les hôtes de marque? supposa Bao.

— Précisément. Nous y avons logé un hôte de marque.

Chung-kuei, dieu des voyageurs, avait décidé qu'ils coucheraient sur une natte en osier, dans une salle pleine de courants d'air. Goji apporta leurs sacs, et tante Ma débarrassa un coin de plancher, à grands coups d'un petit balai en paille qui ne la quittait pas.

— Consolez-vous! déclara Potiron Quatrième avant de retourner à ses fourneaux. Nous avons une bière de chrysanthème digne de I-Ti¹!

— Je suis sûr qu'elle est bonne pour les chevaux, murmura Goji en déployant sa couverture sur un sol crasseux. Quelle sorte de bête croyez-vous qu'on nous servira à dîner?

— Des puces et des poux, répondit tante Ma en arrangeant leurs affaires du mieux possible.

Désireux de se débarbouiller avant le dîner, ils prièrent un valet de leur indiquer les commodités mises à la disposition de la clientèle.

— Nous avons tout le confort moderne, leur assura l'employé.

Le confort moderne prit l'aspect d'un coin de courette où l'on avait installé trois barriques et autant de bancs derrière deux paravents grossiers.

— Ne sont-ce pas les latrines, là, juste à côté? dit tante Ma.

— Cela fait partie du confort : on n'a pas loin à aller pour tout faire, expliqua le serviteur.

Suivit une séance assez compliquée, en un temps où les sexes et les âges devaient être nettement séparés dans les moments de nudité, si bien que les femmes avaient rarement l'occasion de se baigner. La sublime pensée de Confucius revue et corrigée, ce ciment de la société des Song, faisait prévaloir la pudeur sur la propreté. On pouvait se demander si Maître Kong avait vraiment prétendu régler la question de l'eau et du savon en dictant ses *Entretiens*. En tout cas, ceux qui faisaient profession d'appliquer sa philosophie à tous les domaines tenaient ferme sur cette position. Tante Ma dut attendre que

1. Dieu inventeur du vin.

tous les messieurs présents aient fini de tremper, de s'ébattre, de se frotter, de se sécher, de se rhabiller, après quoi elle eut le choix entre de l'eau froide et de l'eau trouble, tandis que Goji barrait l'accès aux paravents, jambes écartées et bras croisés, tel le gardien du mont des Nymphes.

Leurs ablutions terminées, ils constatèrent que le dortoir s'était rempli d'autre chose que de courants d'air. Ils avaient été rejoints par de nouveaux clients qui avaient pris le temps d'aller dans les boutiques ou chez les filles du faubourg. C'étaient quelques artisans et une poignée de commerçants fortunés. Seul sortait de l'ordinaire un détenu au cou et aux poignets entravés par une cangue, que deux soldats convoyaient vers les mines de sel, à deux journées de marche.

La salle bruissait déjà de leur récit. L'homme avait été pris en flagrant délit de vol d'une selle ouïgoure au caravansérail. En cinq minutes de temps et deux coups de marteau en bois, le gouverneur l'avait condamné à une servitude perpétuelle à laquelle on survivait rarement plus de trois ans. Le sel était un monopole d'Etat, on avait besoin de main-d'œuvre pour l'extraire.

Un repas fut servi à la chaleur des braseros, dans l'ambiance morose d'un lieu de passage où s'entassaient des inconnus. On s'était réparti par castes, les marchands d'un côté, les paysans de l'autre, si bien que le mandarin du septième rang se retrouva en tête à tête avec son homme de main. Tante Ma leur apportait les plats qu'elle était allée sélectionner dans la cuisine, parmi ce qui lui semblait le plus convenable pour le palais d'un lettré et le plus supportable pour son estomac. Bao fit signe au patron d'approcher.

— Les occupants de l'appartement se joindront-ils à nous?

— Justement, la voilà, répondit leur hôte.

Une belle personne très fardée parut sur le seuil dans un nuage de soie colorée et de senteurs enivrantes. Sa robe, rose en haut, brodée de volutes bleues et blanches en bas, donnait l'illusion que la jeune femme sortait des vagues, nue. L'aubergiste lui avança un siège. Comme chacun la dévisageait, il annonça à la cantonade qu'ils avaient l'honneur d'avoir parmi eux mademoiselle Fragrance de Camélia, « artiste en voyage ».

— Quel joli nom ! firent plusieurs messieurs.

— Quelle idée d'empester à ce point le patchouli quand on se fait appeler Fragrance de Camélia ! dit tante Ma.

— Dans la région, c'est déjà beaucoup de ne pas puer le vieux cuir et les écuries, dit Bao.

La demoiselle était venue à King-tchao pour se produire devant Son Excellence. Hélas, sa mère d'emprunt avait succombé à une courte maladie. Par reconnaissance envers elle, elle l'avait fait inhumer selon les rites complets, catégorie luxe, si bien qu'elle n'avait plus que le strict nécessaire pour son retour et se sentait perdue. Qui prendrait soin d'elle, maintenant ?

— Je suis comme le rossignol, dont le chant solitaire s'élève dans la froidure du matin pâle, récita-t-elle avec une langueur compassée.

— Premier vers du *Rosignol dans le tilleul*, commenta à mi-voix le juge Bao.

Lui seul possédait la culture nécessaire pour identifier la citation. Comme on complimentait la dame sur sa piété filiale, elle répondit par un autre vers, ainsi qu'il convenait à une courtisane férue de poésie classique.

— *Le rossignol*, deuxième strophe, commenta Bao.

L'auditoire était sous le charme. Qu'y avait-il de mieux qu'une femme belle, cultivée dans tous les

domaines, expérimentée et disponible de surcroît? C'était promener le navet sous le nez de la mule. On lui fit savoir qu'on n'était pas insensible à l'élégance de ses manières, ce qui valut à son entourage une troisième citation poétique. Bao sourit. Il semblait qu'elle voulût leur réciter tout le poème.

Depuis le coin où on l'avait relégué et où, de sa seule main libre, il ingurgitait sa soupe à grand bruit, le condamné se permit des propos railleurs et injurieux que l'assistance jugea insupportables. Les gardes l'eussent volontiers battu, mais il eût fallu ôter sa cangue, ce qui était fastidieux. Ils le poussèrent à coups de pied vers un réduit de la cour, où ils l'enfermèrent pour la nuit.

Le rustre parti, on pria la beauté d'égayer la soirée par un petit récital. Mademoiselle Fragrance ne crut pas devoir priver l'assistance de ce plaisir, en dépit de sa mélancolie. Elle se fit apporter un pipa usé et installa cette sorte de guitare à quatre cordes sur ses genoux. Une mélodie rien moins que gracieuse s'éleva entre les piliers du réfectoire. Il n'était pas nécessaire d'être musicien pour estimer qu'elle tirait de son luth les mêmes sons que d'une calebasse fêlée, mais les dîneurs s'esbaudirent sans réserve, principalement parce qu'elle tenait son instrument de manière à laisser entrevoir sa jambe sous sa robe de soie. Même Goji trahissait un vif intérêt esthétique par le frémissement de ses grosses narines.

— Ce spectacle est d'une rare indécence, commenta tante Ma tandis que s'égrenaient les notes incertaines sous les yeux exorbités d'un auditoire devenu sourd.

— Oui, oui! C'est une grande artiste! approuva l'un des marchands.

Fragrance de Camélia faisait des mines et parsemait sa mélodie de soupis à fendre l'âme. Elle s'interrompit

au milieu du morceau, vaincue par l'émotion – ou parce que la suite de la partition excédait vraiment ses capacités. Ce fut à qui lui prodiguerait le plus de compliments.

— On voit bien que Mademoiselle est une *k'iu*¹!

— Nous rencontrons ce soir une Immortelle qui a chu pour nous du plus haut des cieux!

« Déchue, oui », se dit tante Ma.

— Votre jeu est suave comme la liqueur des nuages pourpres! dit un enthousiasme.

Bao en jugeait autrement. Tout ce qu'elle faisait était maladroitement copié sur les courtisanes de première classe : son parfum était sans subtilité, ses poses indécentes, son art rudimentaire, ses citations limitées et, pour la conversation, elle se bornait à débiter ses malheurs. Une « dame pour animer des réceptions » aurait commis une faute en parlant ainsi d'elle-même. Il fallait bien sûr en avoir fréquenté pour s'en rendre compte, or les meilleurs établissements vivaient grâce aux étudiants en lettres classiques dont Bao avait fait partie.

Les commerçants salivaient comme devant un ragoût de bosse de chameau. C'était une aubaine. La belle personne se cherchait une situation, elle était désemparée, elle ne serait pas chère, et nul n'était plus là pour servir d'intermédiaire. Autant dire que l'heureux bénéficiaire l'aurait pour le prix du transport jusque chez lui, soit quatre porteurs et un sac de riz. Pour profiter de telles conditions au bazar, il n'y avait que le vol.

Ils firent assaut de propositions, si bien que les enchères montèrent. Untel lui offrit un appartement privé, un autre une maison indépendante, on ajouta des esclaves expérimentées, du mobilier rare, l'un d'eux lui

1. Courtisane de haut niveau.

promit de la viande tant qu'elle en voudrait – il en vendait. On disposait d'épouses secondaires qui seraient à son service, on jetait à ses pieds une dévotion inconditionnelle.

Les plus audacieux voulurent l'essayer. La courtisane rejeta cette proposition sans s'offusquer.

— Vos Seigneuries n'ignorent pas que c'est aujourd'hui l'anniversaire du décès de la grand-mère de notre empereur : il m'est interdit de donner des spectacles indécents.

Tante Ma toussa derrière sa main.

En revanche, mademoiselle Fragrance voulait bien faire profiter ses admirateurs d'un autre de ses talents : la lecture du visage, l'un des nombreux arts d'agrément qu'elle pratiquait. Elle examina les oreilles et le nez de l'homme assis près d'elle.

— Je vois que le seigneur pratique le commerce du tissu, qu'il peut se réjouir d'avoir fait une bonne affaire et que son signe astral le porte vers la puissance féminine du yin.

— Comment le savez-vous? s'étonna l'intéressé, dont l'habit était taché de teinture à étoffes, les manches alourdies par des sabots d'argent, et qui lorgnait dans le décolleté de la devineresse.

— Il est notoire que les artistes du premier rang ont ce don, seigneur, répondit la magicienne, les yeux baissés.

Elle était vraiment experte dans tout ce qui était inutile et donc indispensable.

— Bien maîtrisées, les techniques de l'amour physique mettent en relation avec les forces surnaturelles, précisa-t-elle.

Sa méthode suscita autant de vocations pour la divination qu'il y avait de marchands dans la salle. Elle se tourna vers Bao, le seul qui ne dit rien.

— La forme de votre menton et de votre bouche annonce que vous serez séduit par une femme inaccessible, déclara-t-elle.

Tante Ma haussa les épaules tandis que son maître s'inclinait poliment devant l'auteur de cette révélation. Contente de son petit effet, la demoiselle analysa les yeux, les pommettes et les grains de beauté de toute la compagnie, qui l'eût volontiers laissée lire l'avenir dans quelque partie du corps qu'elle eût réclamé de voir.

Bao Tchong, qui ne se cherchait pas de concubine, envisagea la scène sous un angle différent. Il posa ses baguettes et se pencha vers Goji.

— Tiens-toi prêt, ça va cogner.

— Pourquoi ça, seigneur ?

— Parce que la conjonction d'une prostituée menteuse, d'un forçat mal surveillé et d'une bande d'idiots emportés par leurs instincts ne peut que provoquer des tourbillons.

A peine avait-il prononcé ces mots que la compétition entre les prétendants tourna au pugilat. On s'empoigna. Les gardes durent séparer les belligérants. Les claques volèrent. La courtisane se retira pour échapper à des bousculades incompatibles avec sa délicatesse.

— Veuillez pardonner à ce vendeur de mules abruti qui ne connaît pas les usages en vigueur chez les gens éduqués, lui cria l'un des dîneurs.

Dès qu'elle eut quitté la pièce, le « vendeur abruti » se proposa d'inculquer à son contradicteur la politesse en usage chez les éleveurs de mules.

Afin de préserver son commerce, l'aubergiste leur suggéra de régler plutôt leur différend à la façon des gens corrects, c'est-à-dire avec de l'argent. Celui qui profiterait de l'aubaine dédommagerait les autres en leur distribuant un montant convenu.

Les clients du *Relais numéro un* mirent donc la dame aux enchères. Les chiffres fusèrent sous le plafond noirci par les graisses de cuisine.

— Trois cents taëls et une bufflonne gravide!

— Garde-la, ta vache bossue! lui répliqua-t-on.

— Quatre cents taëls en rouleaux de soie du Chan-tong!

Lorsque les offres eurent atteint le chiffre intéressant de six cents taëls pour une chose qui ne leur appartenait pas et qui n'était pas non plus une chose, Bao leva la main.

— Huit!

Le silence se fit. On se tourna vers lui.

— Huit quoi?

— Ce sont les années de servitude pour avoir laissé échapper un condamné. La même peine pour ceux qui auront été reconnus complices de l'évasion.

Ce discours s'adressait d'évidence aux gardes, dont l'attention était tout entière accaparée par la vente à l'encan. Inquiets, ils coururent vérifier que leur détenu était toujours sous clé, suivis par une petite troupe que ce rebondissement amusait.

Le verrou du réduit avait été repoussé. A l'intérieur, mademoiselle Calebasse fêlée était en train de défaire les liens qui entravaient monsieur Grossier Personnage. On se bouscula pour voir. Avant que quiconque ait pu surmonter son ébahissement, la belle musicienne, plus habile à ouvrir une cangue qu'à pincer les cordes d'un luth, donna un dernier coup vigoureux sur la pièce en bois, qui tomba au sol. Le prisonnier bondit vers la porte, écarta les ahuris avec ses poings et fila dans la cour.

Il lui était difficile d'accéder à la sortie, située à plusieurs salles de là et sans doute déjà fermée pour la nuit.

Il se rua en sens inverse, traversa la cuisine, déboucha dans l'arrière-cour où l'on entassait les ordures et s'enferma dans une remise, si bien qu'il n'avait fait que changer de prison.

— C'est ma réserve, expliqua l'aubergiste.

Les gardes enfoncèrent la porte et tout le monde entra dans la petite pièce obscure... qui était vide. On eut beau faire de la lumière, explorer soigneusement les piles de sacs et l'intérieur des barriques, il n'y avait personne. Le toit était intact et le plancher sonnait le plein. Même la courtisane, qu'on n'avait pas lâchée, semblait ignorer comment pareil prodige avait pu s'opérer.

Bao examina le local avec attention. Il était rare que son sens de l'observation fût tenu en échec par une arrière-salle malpropre. La soirée commençait à présenter de l'intérêt.

— C'est un tour de la renarde ! s'écria Potiron Quatrième, pressé de se dédouaner, en désignant l'artiste en roucoulandes et évasions. Il faut la livrer aux sbires du gouverneur !

En attendant, on investit l'appartement qu'elle occupait et l'on fouilla ses sacs. Outre les robes et les fards, ils contenaient quelques tiges de fer idéales pour forcer les serrures, une scie assez solide pour couper des barreaux en bambou, un plantoir parfait pour percer les cloisons de torchis ou soulever les tuiles d'un toit, et une faucille aiguisée.

— Voilà des articles de toilette peu communs et des parures de beauté originales, raila l'une de ses dupes.

Plutôt que d'affronter la colère de leurs supérieurs, les soldats furent tentés de désertre en emportant les quelques babioles de la fille pour se dédommager. Les autres étaient d'avis de saisir l'occasion d'un viol collectif.

Aussi courageuse qu'elle fût, la jeune femme frémit. Bao estima qu'il était temps d'intervenir.

— Vous ne vous ferez pas justice vous-mêmes, dit-il.

— Je crois que si, répliqua l'un des voyageurs sur un ton hargneux.

— Et moi, je vous dis que non.

On ne voyait pas comme un petit lettré de septième classe, sans escorte, doté d'un fort accent du Sichuan, allait faire la loi dans un district où il n'était qu'un étranger.

Sur un signe de son maître, Goji ôta son turban. L'apparition d'une épaisse crinière rousse ne fit pas moins d'effet que s'il avait arboré une paire de cornes et des crocs, tels les démons des peintures taoïstes.

— Un monstre rouge! cria quelqu'un.

Gardes et voyageurs empoignèrent leurs paquets et s'enfuirent à toutes jambes, quitte à devoir dormir dans une étable. Quand la cavalcade de bottes fut terminée, les trois voyageurs qui restaient virent que la courtisane avait suivi le même chemin que les autres. Seul l'aubergiste ne s'était pas résolu à abandonner son établissement aux puissances maléfiques, mais il n'en menait pas large.

— Votre Excellence fait faire sa police par un démon!

— Oui, dit Bao. C'est très efficace.

Ils eurent la salle toute à eux pour la nuit, en fin de compte.

II

Le juge Bao arrive enfin à destination, mais constate que la ville a disparu; la population se révèle tout aussi volatile.

Au matin, tante Ma leur prépara des galettes de blé – il n’y avait plus de personnel en cuisine et l’unique servante, postée là pour avertir ses compères de leur départ, n’approchait pas à moins de cinq pas.

— Le patron dit que les augustes voyageurs ne doivent rien pour la nuit, ni pour le foin ni pour rien, déclara-t-elle d’une voix de souris sur le point de se faire croquer.

Bao jeta quelques ligatures de sapèques sur la table. Ils durent seller eux-mêmes les ânes, qui mâchonnaient leur picotin dans l’écurie.

Plus étonnant fut le paysage qui s’offrit à eux une fois sur la route.

— Seigneur! Seigneur! dit tante Ma. La ville... Elle a disparu!

Il leur fallut bien constater, en observant la géographie du lieu à la lumière du jour, qu’ils n’étaient pas à l’extérieur, mais à l’intérieur de King-tchao, et qu’il n’y avait là plus rien de ce qui faisait un bourg digne de ce

nom. Rien, en tout cas, de ce qu'avait pu être une métropole dont le rayonnement s'étendait au-delà de l'empire. Des lambeaux de fortifications subsistaient çà et là, qu'ils avaient franchis sans s'en apercevoir. Ils comprirent que le *Relais numéro un des transports impériaux* n'était pas le dernier avant la ville, mais le premier dans la ville, celui où les mandarins en mission venaient échanger leur bon de transport contre le véhicule mentionné sur le document. Ce qu'ils avaient pris pour un faubourg désolé était les vestiges de la glorieuse capitale des Tang. Il fallait avancer jusqu'à l'ancienne Cité interdite pour rencontrer une ville chinoise telle qu'ils la concevaient. Les murs de la forteresse se dressaient au milieu de nulle part, tel un coquillage dans la vase. Bao Tcheng en conçut tant de tristesse qu'il en aurait pleuré.

Ils parcoururent ce qui avait été une avenue triomphale longue de cinq kilomètres et n'était plus qu'un chemin de terre souillé de déjections, le long duquel paissaient les chameaux des caravaniers. Ils découvrirent ce que « Paix Perpétuelle » avait encore à leur offrir. Chang'an n'avait jamais été une cité comme les autres, elle ne l'était pas davantage dans sa déchéance que dans sa grandeur passée. Parmi les rares constructions anciennes qui tenaient encore debout, la plus imposante était une pagode à étages dont la finesse tranchait sur la désolation environnante. C'était l'occasion de pratiquer un sacrifice de gratitude pour un voyage paisible – ils n'avaient rencontré qu'une vingtaine de bandits, et aucune étape n'avait été beaucoup moins inconfortable que la dernière.

Devant l'entrée de l'enclos, un servent en robe écru lisait un rouleau de pensées du philosophe Mencius. Bao nota qu'il s'était laissé pousser une barbiche, à

l'instar de son modèle. Il proposait des colifichets étalés sur une planche.

— Un souvenir de la célèbre pagode de l'Oie Sauvage, seigneurs ?

En matière de souvenir, on aurait pu dire que c'était surtout la pagode qui n'était plus qu'un souvenir d'elle-même. Elle comptait huit étages de section carrée, de plus en plus étroits. Voyant que les voyageurs levaient le nez sur le monument, l'homme se lança dans son discours habituel.

— Erigée sous nos empereurs Tang d'illustre mémoire, la célèbre pagode de l'Oie Sauvage fut reconstruite par l'usurpatrice Wu Zetian, cette démonsse surgie des entrailles de la terre pour infliger aux hommes la tyrannie féminine de la puissance yin.

Tante Ma rangea la menue monnaie qu'elle avait eu l'intention de donner au guide. Au reste, la « célèbre pagode » leur parut moins remarquable que prévu, peut-être parce qu'ils l'auraient crue plus élancée.

— Les nobles visiteurs désirent-ils gravir l'escalier ? On jouit là-haut d'une vue sur la ville tout entière.

Bao n'avait guère envie de contempler l'état de dévastation de cette cité mythique. Il entra dans la grande salle pour s'incliner devant l'autel. Bien que les pagodes soient des bâtiments bouddhistes, il se trouva nez à nez avec une statue en bois de Confucius grandeur nature. Il ne s'était pas attendu à voir Maître Kong faire les honneurs dans la maison de l'Eveillé. C'était d'autant plus étrange que l'on discernait encore sur les murs les fresques dédiées à la divinité bouddhique Weitou.

— Le fatras de la religion étrangère a été entassé dans la remise, lui indiqua le servant. Il fallait faire de la place pour la sublime effigie du Divin Penseur.

Le regain confucéen en vogue sous les Song avait conduit à changer la destination du bâtiment. Sa transformation en « temple de Confucius » était maladroite, les vocations s'entrechoquaient dans un désordre très chinois. Bao déposa un peu d'argent pour l'encens et acquit un dessin de l'édifice réalisé par un médiocre artiste local.

L'avenue s'achevait sur l'entrée principale de la Cité interdite, autrefois connue sous le nom de porte de l'Oiseau Pourpre. L'enceinte de douze mètres de haut avait été entretenue tant bien que mal tandis que l'ensemble était abandonné. La ville proprement dite se réduisait à un dixième de ce qu'elle avait été. Les quinze mètres d'épaisseur du mur encore debout témoignaient davantage de la peur des dangers extérieurs que de l'aptitude à leur résister.

Hélas, l'ancienne résidence des empereurs n'avait pas non plus été épargnée par les pillages. Il restait ce que les fossoyeurs d'une grandeur qui s'était crue éternelle n'avaient pu emporter : les pierres de soubassement des terrasses où s'élevaient autrefois les majestueux pavillons du Taijigong, la cité palatiale du Sommet Suprême. Des escaliers en marbre bien rectilignes menaient aux constructions miteuses qui avaient remplacé l'harmonieuse architecture des Tang : un mélange de bâtisses grossières et de baraques en bois dans lesquelles on pouvait difficilement reconnaître l'aboutissement d'un art millénaire.

Ils se rendirent chez le gouverneur pour se faire loger, ainsi qu'il était d'usage. Goji s'adressa à l'employé de service, dans la guérite près de l'entrée, qui se réchauffait les mains sur un bol de thé fumant.

— Dis à ton maître que l'honorable Bao Tchong, lettré du septième rang, sollicite la faveur de partager le riz et la natte.

Le clerc salua en joignant les poings, répondit qu'il allait informer l'intendant de l'arrivée d'un hôte de marque et les pria de patienter quelques instants. Il traîna ses savates jusqu'au bureau de son supérieur et déclara :

— Un pouilleux d'un grade inférieur demande à poser ses frusques ici.

— Combien sont-ils? demanda l'intendant sans lever le pinceau de son livre de comptes.

— Neuf, dont six ânes. C'est pour la dizaine¹.

L'intendant saisit son boulier et, d'une main rapide, fit glisser les billes de bois d'un côté à l'autre.

— Ça va nous coûter huit taëls. Il n'aimerait pas plutôt essayer l'une de nos bonnes auberges hors les murs?

— Hé! fit le sous-fifre. Là où l'herbe est gratuite, on ne compte pas les chèvres!

L'intendant poussa un soupir. Le règlement imposait de recevoir tous les mandarins en mission qui se présentaient, et ils étaient nombreux à parcourir les routes – ces missions étaient une source de revenus pour les bons à rien et les diplômés sans relations qui n'avaient pas obtenu de poste fixe. Heureusement, on n'avait pas à dépenser autant pour les derniers maillons de la chaîne que pour ceux qui faisaient l'ornement de l'administration chinoise. L'importance se mesurait au décorum. L'absence d'escorte montée, de palanquin, de porte-étendard et le choix des ânes situaient d'emblée le nou-

1. Les Song divisaient le mois en trois périodes de dix jours, et non en semaines.

veau venu au bas de l'échelle. Son logement et le reste allaient s'en ressentir.

— Votre Excellence porte le blanc des roturiers¹? s'étonna le clerc chargé de recevoir les visiteurs.

— C'est le blanc du deuil. Je viens inhumer les cendres de mes parents.

Le clerc soupira. Non seulement l'importun était d'un rang infime, mais on allait devoir cohabiter avec les mânes de ses ancêtres. Les âmes mortes n'étaient pas destinées à traîner au milieu des vivants, qui eux-mêmes ne goûtaient guère la proximité des fantômes pas encore enterrés.

— Quand pourrai-je voir le gouverneur? s'enquit Bao.

On l'informa que Son Excellence ne recevait pas les fonctionnaires au-dessous du cinquième rang.

L'état du logement prévu pour les voyageurs dépourvus de recommandation avait presque de quoi faire regretter le *Relais numéro un*. On avait jeté des nattes douteuses sur des planchers mal équarris. Pour ce qui était des ablutions, la puanteur des gardes laissait deviner qu'on ne disposait pas de grandes installations. Restait à espérer que la décrépitude générale de la ville n'était pas allée jusqu'à la disparition des établissements de bains.

Si les soins de propreté étaient compromis, il n'était pas question de laisser le mandarin abîmer son estomac avec la tambouille prévue pour les troupes. Tante Ma s'en fut au bazar de la ville basse. C'était nécessaire et excitant : aussi déchu qu'elle fût, King-tchao était toujours le point d'arrivée de la Route de la Soie, les

1. En Chine, les lauréats des examens de licence et de maîtrise accédaient automatiquement à la noblesse.

marchandises exotiques devaient y abonder plus qu'ailleurs.

Le goût du luxe est certainement ce qui survit le mieux aux grandes décadences. Si les deux immenses marchés de la capitale des Tang n'étaient plus que poussière, les abords des campements de caravaniers plantés sur cette triste plaine s'étaient peuplés de cahutes qui regorgeaient de denrées rares. On y proposait des amphores de vin de raisin, pleines d'un curieux liquide rouge, la couleur de la joie, au lieu des alcools blancs ou jaunes produits en Chine. Tante Ma se laissa convaincre d'en boire, mais recracha aussitôt. La teinte était jolie, bien sûr, mais le goût affreusement râpeux. On sentait la présence de tanins, le parfum était long en bouche, avec des évocations de fruits rouges et de châtaigne. Berk. Tout cela ne valait pas la plus humble des cinquante-quatre variétés d'alcool de riz bouilli aux épices disponibles aux quatre coins de l'empire. Enfin, on pouvait difficilement reprocher aux barbares occidentaux de faire ce qu'ils pouvaient avec ce qu'ils avaient. A leur place, elle aurait importé de l'alcool de riz plutôt que d'essayer de fourguer aux braves gens leur jus rouge au goût terreux.

— Ils sont bons, mes jujubes de Perse ! criait un marchand.

Tante Ma mit dans sa bouche le fruit marron qu'on lui tendait. C'était sucré, pas désagréable, un peu collant. Elle venait de manger sa première datte. Restait à savoir si le jujube de Perse était digne du palais d'un mandarin. Elle en prit deux poignées. Ils seraient toujours dignes du sien.

Elle fit un tour aux abattoirs installés au milieu des habitations, afin d'acquérir pour son maître quelques morceaux nobles, au cas où les cuisiniers du yamen ne

serviraient aux lettrés du septième rang que les abats dévolus au peuple. Bao Tcheng avait accepté de se rabaisser pour préserver son incognito, mais ses entrailles regimberaient. Une belle pièce de gibier aurait été parfaite, mais elle soupçonna le cuissot de daim de n'être en réalité que de l'âne ou du poulain mort d'on ne savait quoi.

Elle avisa un homme qui se vantait de fabriquer des sorbets en toutes saisons. Elle se demanda où il trouvait de la glace en plein été. C'était une préparation bien luxueuse pour l'endroit où ils étaient. Elle remarqua par ailleurs la présence de barbares qui se rasaient le dessus du crâne et se laissaient pousser les cheveux très longs sur les tempes. La loi des Song obligeait les étrangers à porter leur costume national, ce qui les rendait facilement identifiables. L'effet de cette mesure, c'était qu'on avait parfois l'impression d'être transporté à Samarkand, ce qui pouvait être agréable, ou de subir une invasion, ce qui l'était moins. Dans le lot, tante Ma reconnut des Khitan à la face plate, des Turcs Bleus au long nez, des Tubo¹ à qui l'on s'efforçait vainement d'inculquer les rudiments du bouddhisme ; mais les Toungoutes² au crâne à moitié chauve dominaient nettement. Elle supposa qu'ils étaient là pour vendre leur sel de montagne et leurs chevaux, les deux principales productions d'un peuple incapable d'accéder aux techniques du tissage ou de l'orfèvrerie développées par le génie des Chinois, seule nation vraiment civilisée dans le monde.

1. Tibétains.

2. Au terme plus courant de « Tangoute », dérivé du chinois *Donghu*, nous préférons celui de « Toungoute », transcrit du mongol *Tūnghu*.

Elle se fraya un chemin dans ce capharnaüm de gens laids et inquiétants. L'autre bizarrerie, c'était la rareté des femmes. Celles qu'elle voyait étaient des Hans comme elle. Elle en était là de ses observations quand ses intestins lui envoyèrent le signal typique de ce qui arrive quand on dîne dans une auberge sale. Elle se hâta vers les latrines publiques, un simple mur derrière lequel on avait installé des planches trouées. Contrairement à ce qu'elle avait craint, l'endroit ne répandait aucune mauvaise odeur, malgré l'absence d'employé pour vider les cuves. Il y avait là un secret qu'il aurait été intéressant d'appliquer dans tout le pays. Elle nota ce fait, que son maître pourrait indiquer dans son rapport à l'intention de la Cour. Il ne serait pas le premier à ramasser son avancement dans la crotte.

Pendant ce temps, au yamen, Bao faisait ses recommandations à son lieutenant, qui avait sollicité la permission de sortir en ville.

- Pas boire.
- Mmm, fit Goji.
- Pas jouer.
- Hmm, fit la voix sous le turban.
- Pas voir les filles.
- Grumpf!

Le mandarin s'en tint là. Au-delà du « grumpf », sa propre sécurité n'était plus garantie.

Bao Tcheng quitta son homme de main à la porte de l'Oiseau Pourpre et retourna à la pagode de l'Oie Sauvage sous prétexte de préparer l'inhumation de ses chers disparus. Il ignorait qu'une ombre, derrière lui, guettait la première occasion de l'envoyer les rejoindre au pays des Neuf Sources.

Le sanctuaire avait accueilli les pauvres, les malades et les affamés tout au long des troubles qui avaient marqué les dernières décennies de la dynastie Tang. Lors de la grande expropriation des communautés religieuses, qui avait servi à renflouer les caisses de l'Etat, l'asile avait été pris en charge par le gouvernement. Des bonzes, dont les monastères avaient été vendus, s'y employaient encore, aussi bien pour gagner leur pain que pour défricher leur chemin vers le Nirvana, ce qui faisait de l'établissement un curieux endroit, mi-laïc, mi-religieux, et tout à fait décati.

En attendant qu'on s'occupât de lui, Bao s'éloigna des salles encombrées de malades et de miséreux, et erra jusqu'à une cour où, de façon surprenante, il n'y avait personne. En son milieu trônait un gigantesque ginkgo biloba qui avait dû être magnifique, mais avait à présent quelque chose de tragique, peut-être à cause de son absence de feuilles.

Tandis qu'il étudiait le végétal en mauvais état, Bao était lui-même observé à distance par la courtisane, bien décidée à lui faire payer l'échec de sans stratagème, la disparition mystérieuse de son complice, l'humiliation qu'elle avait subie dans l'exercice de son métier d'escroc et de séductrice. Elle n'avait pas bien établi, jusqu'à cet instant, si elle souhaitait récupérer sur son cadavre la somme dont elle s'estimait lésée, ou simplement se venger. La récapitulation de ses griefs la porta vers la deuxième solution. Dans un recoin, on avait entassé un fatras d'objets autrefois sacrés qui n'étaient plus qu'encombrants. Elle choisit une statue de bouddha allongé, en pierre dure, qui lui parut propre à défoncer le crâne d'un mandarin trop audacieux. Il lui tournait le dos, tout à sa contemplation de bas-reliefs de la plus belle facture Tang illustrant le

« discours sur les quatre Nobles Vérités ». Sa sculpture à la main, elle s'élança pour franchir la quinzaine de pas qui les séparaient. Elle venait de mettre le pied dans la cour quand le sol céda. Elle poussa un cri de surprise et traversa le plancher.

Bao tourna la tête de ce côté. Il était seul. Il se dirigea vers le bruit et fut arrêté par ce qui ressemblait à un puits sans fond.

— Je recommande à Votre Seigneurie de faire attention où elle marche, dit un servent prudemment retransché sur le seuil. Cette partie du bâtiment a été construite sur du remblai mal stabilisé, elle a grand besoin d'être consolidée.

C'était un jeune homme au visage long et aux yeux malins. Il portait une robe écrue à liseré beige, avec une ceinture noire dont le nœud lâche pendait jusqu'à ses genoux.

— Vous m'en direz tant ! fit Bao.

C'était donc la raison pour laquelle on ne s'aventurait pas dans cette cour : les habitués étaient prévenus. Pour les autres, une inscription aurait été bienvenue.

Ces effondrements étaient, de l'avis du servent, la calamité de King-tchao. On ne cessait de boucher des trous. Il indiqua des planches et de grosses dalles dont le terrain était parsemé. Curieusement, ce taoïste avait enroulé un chapelet de bonze autour des doigts de sa main droite.

— Vous vous consacrez en même temps à l'Eveillé et à la Voie ? s'étonna Bao

— C'est aujourd'hui la fête du Bouddha Amitabha, c'est un jour propice à l'étude des soutras, répondit le servent de Lao Tseu apprenti bouddhiste.

Il avertit l'honorable visiteur que le parfait était prêt à le recevoir.

Puissance Immobile, le *tchenren* ou « parfait », était un vieillard en robe bleue et à fine barbe blanche. Bao le félicita pour son dévouement envers les démunis et lui demanda comment il parvenait à financer tant de bonnes œuvres.

— Par la grâce de Hsi Wang Mu, déesse mère du paradis de l'Ouest.

La déesse mère leur avait envoyé un clerc du yamen qui, touché par la détresse de la population, leur avait indiqué un moyen d'obtenir des subsides. Chaque année, cet homme les conduisait en certains lieux où les plantes trahissaient, disait-il, la présence de métaux particuliers. Grâce à des fouilles qui n'avaient coûté que de la sueur et du temps, on avait mis au jour un grand nombre d'objets plus ou moins précieux qui avaient été vendus au bénéfice des pauvres : principalement de la vaisselle de bronze et quelques lingots d'argent qui avaient échappé au pillage des siècles passés.

Les deux hommes en vinrent au sujet qui amenait le juge : les phénomènes inexplicables qui s'étaient produits à King-tchao ces derniers temps.

— Petit donateur¹ a-t-il remarqué notre ginkgo biloba, symbole d'immortalité? demanda le tchenren.

Bao opina du chef.

— Eh bien, cet arbre immortel est mort en une nuit, à l'automne dernier.

C'était un signe des plus néfaste. Plus grave encore, le gouverneur s'était abstenu d'en rendre compte à la cour de Kaifeng, bien que tous les mandarins fussent censés indiquer ce genre d'événement afin de permettre aux devins d'en déduire l'humeur des dieux. Il n'informait pas non plus ses supérieurs des disparitions, ce mal

1. Titre donné aux visiteurs des sanctuaires.

permanent dont la ville était affligée. C'était pourquoi Puissance Immobile avait pris sur lui d'alerter la chancellerie, qui lui avait annoncé la venue d'un commissaire extraordinaire.

Le parfait avait fait une estimation du nombre de victimes. Il montra un feuillet sur lequel il avait tracé une croix chaque fois qu'on lui rapportait une disparition inexplicée. Beaucoup étaient de ceux dont on ne se préoccupait pas, qui ne comptaient pas, qui n'avaient pas accès à la justice et dont la mort passait inaperçue.

— Mais une âme est une âme, elles pèseront le même poids devant le dieu de la Cité qui reçoit les morts! dit le vieillard, le doigt levé.

Les croix couvraient toute la page. Il en avait pris une autre pour l'année en cours : elle était déjà bien entamée, c'était de pire en pire.

— Je crois qu'il y a ici quelqu'un qui nous tue.

Bao énuméra quelques explications possibles. De telles affaires se produisaient aussi dans d'autres régions : il y avait le recrutement militaire forcé, l'approvisionnement des marchés d'esclaves au-delà de la Grande Muraille, la vente des femmes aux bordels des provinces voisines, le trafic des garçons destinés à devenir eunuques...

Le supérieur objecta qu'on enlevait ici des gens des deux sexes et de tous âges. C'était à croire que quelqu'un voulait repeupler une autre ville, ailleurs. Mais, dans ce cas, pourquoi prendre également les vieillards? Qui pouvait avoir besoin à la fois de femmes, de vieux, d'enfants et d'hommes accomplis? Il y avait eu, aussi, quelques mandarins, des gens qui s'évanouissaient rarement dans la nature. On aurait pu croire à des assassinats crapuleux si les disparus avaient été riches ou si leurs masures avaient été pillées. Mais ce n'était pas le

cas. Le corbeau géant du roi Shang les avait emportés entre ses serres.

Bao restait pensif.

— Il y a peut-être d'autres trous comme celui de votre arrière-cour, père.

Le parfait acquiesça. Mais, sur le nombre des malchanceux, il en serait bien remonté de temps en temps, on en entendrait parler, on prendrait des mesures. Or les trous étaient ce qui inquiétait le moins et la population et le yamen.

Au titre des bizarreries, on ne notait pas que des catastrophes, il y avait aussi des miracles. Certains habitants s'enrichissaient tout à coup, en l'espace d'une année, d'un mois, d'une nuit parfois. Des offrandes étaient alors déposées à sa pagode, sans raison déclarée.

— Contrairement aux apparences, King-tchao n'est pas une ville abandonnée du Ciel. Parfois, le doigt du dieu de la fortune se pose sur l'un ou l'autre, comme si de grands bonheurs devaient contrebalancer la ruine générale. Je crois que c'est cela qui maintient l'ordre : chacun sait que la providence peut se manifester à tout moment ; il attend, il espère, il est en paix, c'est le propre de la foi, n'est-ce pas ?

Bao subodora qu'il allait devoir lutter non seulement contre il ne savait quel trafic, mais aussi contre la soumission à une divinité inconnue et omniprésente sur ces terres ravagées. Pour une première enquête comme envoyé exceptionnel, la cour de Kaifeng avait visé haut.

Le supérieur raccompagna son visiteur à la porte du sanctuaire. Le religieux en robe beige étudiait ses soutras au lieu de proposer aux passants les babioles de l'étal qu'on lui avait confié.

— La perméabilité de ce garçon à tous les cultes doit être un grand trésor pour votre sanctuaire, s’amusa Bao. Vous disposez avec lui de plusieurs prêtres en un seul!

Puissance Immobile ne paraissait pas réjoui.

— Votre Excellence connaît le proverbe : « Versé dans toutes les religions, fidèle à aucune. »

Les lèvres du jeune homme bougeaient avec régularité. Bao se dit qu’il était probablement sincère dans son admiration pour chacune de ces interprétations de l’univers. Pouvait-on être plus chinois?

Goji promenait sa mauvaise humeur dans les quartiers malfamés qui étaient son terrain favori : pour prendre le pouls d’une ville, son maître se chargeait du cou et lui de la cheville. Dans la lumière déclinante, avec son turban, le gourdin pendu à sa ceinture à gibecière et son attitude martiale, on ne remarquait rien de différent d’un sbire ou d’un mercenaire. C’était son heure, l’heure où les Hans ne lui jetaient pas à la figure son incongruité, l’heure où il intimidait sans épouvanter.

Bien sûr, la liste des interdictions énoncées par le patron ne lui laissait pas un très grand choix dans les distractions. Au moins, ce n’était plus comme sous les Tang, où les commerces fermaient dès le coucher du soleil à cause du couvre-feu. La société actuelle était moins bien organisée ; partant, on s’y amusait davantage.

En suivant la lumière et les sons, il découvrit deux ou trois ruelles de boutiques signalées par des lampions. On y respirait les épices et les fumets de plats chauds, de la musique se faisait entendre ici et là ainsi que des cris, des chants, des admonestations, dans un mélange de tous les sens qui célébraient la vie avec autant de

vigueur que le foisonnement d'une forêt tropicale. Sur une petite place, des acrobates féminines exécutaient des numéros d'adresse. Un contorsionniste parvenait à glisser sa tête entre ses cuisses. Plus loin, un flûtiste soufflait dans un roseau, une fillette debout sur chaque épaule. Devant un temple, pour inciter aux offrandes, un bonze s'infligeait des blessures à l'aide de toutes sortes d'instruments. Bien sûr, c'était amusant, mais Goji voulait se montrer à la hauteur de la gloire de son maître. Il était dorénavant le lieutenant d'un mandarin en mission, l'aura de son patron rejaillissait sur lui, son comportement devait être à l'unisson. Il se détourna avec dédain de ces exhibitions et chercha des yeux un divertissement de meilleur ton.

Il avisa une silhouette en bois placardée au-dessus d'une porte. On pouvait lire, dans ces caractères simplistes des écrivains publics : *Petite Sœur Yin raconte les légendes du lac des Nuages Bleus*. Voilà qui semblait convenir au bras droit d'un mandarin, surtout si Petite Sœur Yin laissait un peu voir ses pieds pendant la récitation littéraire.

L'intérieur du stand était arrangé en théâtre grand comme trois nattes. Les gens entraient et sortaient librement. On s'accroupissait sur le tapis en corde pour suivre le récit. Petite Sœur Yin animait avec des tiges des poupées remplies de son qu'elle cousait sûrement elle-même. Elle incitait régulièrement l'assistance à marquer son intérêt par un lancer de sapèques.

Ses poupées contaient une mystérieuse histoire de souterrains, *La bataille de la grande taupe et des nains de la colline*. Goji nota qu'elle faisait rire certains spectateurs, mais qu'elle en indisposait d'autres. Il aurait bien aimé savoir pourquoi. La représentation finie, il s'approcha du rideau de scène et demanda à parler à l'ar-

tiste. Celle-ci le pria de l'attendre dehors, le temps qu'elle range son matériel.

Il faisait le pied de grue dans la ruelle depuis un moment quand des cris attirèrent son attention. La rue suivante était une impasse étroite et obscure. A la lueur de la lune, il vit deux hommes qui rudoyaient une forme beaucoup plus frêle.

— Laissez-moi ! cria-t-on.

Il reconnut la voix de Petite Sœur Yin. L'impasse devait donner sur l'arrière de son stand. Goji courut à son secours et décrocha son gourdin pour bousculer les brutes. Les deux hommes n'étaient pas des lutteurs professionnels, ils n'étaient pas armés et ne lui tinrent pas tête. Il les laissa s'enfuir, ramassa une lanterne sur le sol et l'approcha de la marionnettiste pour vérifier qu'elle n'était pas blessée. C'était une femme chétive.

— C'est ma faute, dit-elle en remettant de l'ordre dans sa tenue. Je ne sais pas tenir ma langue !

Avant que le lieutenant puisse l'interroger, elle prit ses jambes à son cou et tourna l'angle de la rue. Quand il y parvint à son tour, il n'y avait plus personne. Cette ville était peuplée d'êtres qui s'évaporaient quand on voulait leur parler. Il espéra que le séjour ne durerait pas assez pour que les effluves magiques qui gâtaient l'air ne les changent, eux aussi, en créatures immatérielles.

Il venait d'exprimer ce souhait quand il se sentit tomber dans le vide. Le juge Bao perdit ce soir-là un lieutenant qui commençait tout juste à devenir indispensable.

